

Prologue

LE TOUR COMME UN ROMAN

Le Tour de France est l'une des plus étonnantes machines jamais conçues par les hommes pour fabriquer du rêve. Ils ont même poussé l'art jusqu'à placer cette invention prodigieuse au milieu de l'été, de manière à pouvoir caresser avec plus de commodité les bonheurs qu'elle procure.

Le dispositif paraît pourtant simple. On juche quelques dizaines d'hommes sur des vélos, on les lâche sur les routes d'un territoire découpé en étapes, on les escorte d'un cortège de motos et de voitures, on peint l'ensemble de teintes éclatantes et bigarrées, et aussitôt des millions d'individus se passionnent pour l'aventure. Si par chance ils prennent leurs vacances en juillet, ils se mitonnent des plaisirs farmineux : ils se plantent l'après-midi durant devant un poste de télévision, dans l'ombre d'une pièce aux volets clos, pour assister aux efforts et aux tourments des champions tandis qu'au-dehors les sauterelles crépitent dans le jardin qui grille lentement sous le soleil.

C'est ainsi que les hommes mûrs redeviennent des enfants en voyant des héros en culottes courtes se battre à coups de secondes.

L'effet d'un tel spectacle est quelquefois si prononcé qu'une démangeaison d'exploits se propage par contagion. Des pères de famille se conduisent alors en galopins: ils revêtent une tenue bariolée de jouvenceau, ils enfourchent un biclou, ils s'en vont taquiner le 52 × 16 dans la campagne.

C'est ainsi que le Tour enflamme les esprits et met du feu sous la pédale des pères tranquilles. Ils roulent jusqu'au diable Vauvert à un train d'enfer. Pardi, ils viennent de s'offrir la peau d'un champion: ils l'ont découpée à leurs mesures et se sont glissés dedans le temps d'un petit col champêtre ou d'un contre-la-montre pavé de bonnes intentions. Le souffle de la gloire les transfigure, et l'on reconnaît dans le vent de leur passage l'odeur glorieuse du Tour de France.

Les naïfs croient qu'il ne s'agit là que d'un goût somme toute commun pour la compétition, l'ardeur qui l'anime et l'indécision qui la pimente. Explication insuffisante. L'enjeu est bien plus grave. Ce qui est en cause dans l'affaire, c'est l'irruption de la légende dans la vie d'hommes comme vous et moi.

Sans elle, l'engouement pour la course s'éteindrait sitôt la ligne d'arrivée franchie: l'amateur se contenterait d'apprendre le nom du vainqueur, et, même s'il tenait à doubler l'exaltation du spectacle en partant s'émoustiller sur son vélo, ses transports d'enthousiasme n'iraient pas beaucoup plus loin.

Or ils ne s'arrêtent pas. Connaître le classement de l'étape et les écarts au général ne suffit pas. Se prendre pour Merckx ou Indurain n'épuise pas non plus la fureur d'émerveillement que suscite le Tour.

Pour combler les vœux des passionnés, il faut beaucoup plus: il faut tout l'appareil de commentaires qui accompagne la course. Cet appétit-là est autrement

violent, et nul ne comprendrait la passion du Tour s'il ne saisisait pas l'obligation absolue de dire et de redire sans cesse l'épreuve pour mieux la revivre.

L'étape n'est pas plus tôt finie qu'on veut déjà écouter les coureurs encore tout essoufflés à leur descente de machine, entendre les explications éclairées des techniciens qui décortiquent les péripéties, revoir au ralenti l'emballage final ou l'attaque décisive, attendre le résumé filmé pour savourer de nouveau les événements du jour. Est-ce assez? Non. On veut encore ajouter ses propres analyses à celles des journalistes, contester, louer, critiquer, commenter les commentaires, avant de s'attacher, le soir, aux émissions spéciales consacrées au Tour.

Ensuite on veut lire. C'est-à-dire relire. Acheter un journal le lendemain, s'informer des potins, des racontars, des secrets, des révélations. Acquérir quelquefois un second journal. Et, à la fin du mois, quand le souvenir menace déjà de s'évaporer, flâner dans les kiosques et feuilleter une revue qui reprend les étapes une à une et les raconte une nouvelle fois.

Ce besoin ardent de parler du Tour et d'en parler jusqu'à plus soif est le propre de la légende, au sens étymologique du mot: *legenda*, ce qui doit être dit. Le Tour de France ne doit pas seulement être suivi, il doit être raconté dans tout un faste de paroles, de discours, de gloses, d'exégèses et de chants glorieux. C'est un récit.

La mise en mots lui est donc indispensable. Cette exigence date des tout débuts du Tour. *L'Auto*, qui a lancé l'épreuve en 1903, a vu son tirage immédiatement passer de 20 000 à plus de 60 000 exemplaires par jour. En 1914, il atteignait 100 000, 500 000 en 1924. La radio a vite pris le relais. Les radioreporters

sont sur la course dès 1929, et chacun garde en mémoire le nom de Georges Briquet. En 1948, la télévision enregistre les arrivées. Depuis 1958, elle retransmet les passages au sommet des grands cols, et, à partir de 1962, elle est en mesure d'envoyer des caméras filmer la course en direct.

Le public en redemande. Il suit le Tour comme les enfants suivent une histoire fabuleuse, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, et des étoiles dans le regard. Les adultes s'en veulent un peu, certains jours, de céder à tant de gaminerie. Mais le lendemain ils repiquent au truc : ils ont besoin de faire leur provision de rêves avant d'aller au lit.

Certains en déduisent que le Tour de France est un conte. La mille et deuxième nuit sans doute.

Je ne crois pas, toutefois, que le Tour soit un conte. Même si la Sorcière aux dents vertes et l'Homme au marteau peuvent passer pour des monstres d'assez belle venue, il reste que les vélos ne sont pas des tapis volants. Les rouleurs de plaine le savent hélas bien, qui endurent mille morts dès que la route s'élève, et même les plus aériens des grimpeurs ont appris que les coups de pompe sont plus fréquents que les coups de baguette magique. Il n'y a pas sur le Tour de poussière de lune mais de la sueur, pas de miracle mais de la peine, pas de lit de roses mais du bitume, pas de cheval ailé mais des machines sales que les mécanos nettoient le soir au jet : ces trivialités empêchent de confondre le Tour avec un conte.

Il est bien mieux que cela, affirment des savants : c'est une mythologie. À preuve, les figures qui s'y affrontent avec constance : le Courage, la Loyauté, l'Opiniâtreté, le Destin. Ce sont des essences, des principes, des vertus dont l'agitation et le combat

transforment les coureurs en héros antiques à la poursuite de la Toison d'or.

Les plus belles pages sur ce sujet ont été rédigées par Roland Barthes. Elles sont d'un brio admirable. Mais on voit bien que ce monsieur n'a jamais mis le nez dans le guidon. Sinon, il aurait compris qu'Achille, dossard 22 de l'équipe Mercier, a son talon dans l'estomac parce qu'il risque la fringale s'il saute le ravito du kilomètre 125, et que Mercure, qui courait pour la Faema, a perdu le Tour parce qu'il a percé au moment où débutait la grande lessive du peloton dans la bosse. Les subtiles analyses de la pensée pure ne résistent pas à la réalité.

Sur la route, la vraie, on transpire, on bave, on crache, on vomit, on saigne parfois. Et lorsque les commentateurs disent que les conditions de course sont inhumaines, c'est que l'épreuve est humaine, trop humaine.

Le Tour n'est donc pas une mythologie: c'est une histoire d'hommes. Qui souffrent, qui doutent, et qui ne font jamais que ce qu'ils peuvent. Hercule n'était pas coureur cycliste. L'imaginerait-on s'interrompre au beau milieu de ses travaux pour déclarer aux journalistes qu'il avait les grosses cuisses au départ ou qu'il s'est fait piéger dans une bordure, et que, par conséquent, il ne nettoiera pas les écuries d'Augias?

Le Tour n'est ni un conte ni une mythologie, c'est un roman.

Pas n'importe quelle sorte de roman: c'est le gros livre qu'on emporte en été pour s'abandonner avec délices et paresse aux aventures qu'il promet. Il en a toutes les caractéristiques.

Comme tout épais roman dont on se promet monts et merveilles, il déçoit d'abord un peu. Le démarrage

est lent, parfois poussif. Même s'il arrive que le début soit alerte, les premiers chapitres semblent un peu languissants, la mise en place des protagonistes souvent laborieuse, le temps étiré, la passion tiède. On se demande si l'on a été bien inspiré d'acheter ce livre-là. On lui accorde une attention frivole, on lit en diagonale, on attend que l'action se noue.

Puis, dès que le récit prend, on est ferré. Tout nous retient. On tourne les pages plus vite. On escompte des aventures, des surprises, des émois. On est dans la situation exacte des lecteurs du XIX^e siècle qui suivaient un feuilleton dans leur journal et qui n'en pouvaient plus d'attendre le lendemain pour connaître le destin du héros : le Tour est un roman à épisodes.

Connaître la fin n'a toutefois aucun caractère d'urgence. Car rien ne se résout en trois coups de cuiller à pot, quatre passes de bretteur ou un duel expédié en cinq sec. Le temps du Tour a en effet une belle épaisseur de trois semaines. C'est le temps de tous les rebondissements, avec les embûches, les défaillances, les trahisons, les attaques, les alliances, les désaveux, les jeux de la providence et de la fatalité. Tous les retournements peuvent s'y produire, accompagnés de tous les enchantements et de tous les désenchantements.

On ne sait jamais de quoi demain sera fait. C'est une inquiétude assez confortable. On assiste avec gourmandise à des coups de théâtre, des coups de Trafalgar, des coups de gueule et des coups de Jarnac. Les observateurs les plus attentifs peuvent même surveiller le cheminement souterrain de certaines forces qui prospèrent dans l'ombre avant de surgir à la lumière : il faut pas mal de jours pour refroidir la vengeance avant de la déguster comme il convient.

Parce qu'il y a des vengeance. Et des tricheries. Des injustices. Des victoires malhonnêtes et des défaites qui grandissent le vaincu parce qu'il a conservé le cœur pur. Il y a donc des bons et des méchants. Des filous, des types un peu trop ficelles, et des âmes nobles, des caractères généreux. Tous les personnages du feuilleton sont au rendez-vous.

Même le décor a été soigné pour faciliter le songe et le mirage. Car le Tour parvient à dépayser sur le territoire de son propre pays.

La France qu'il dessine est une carte pour école primaire. Elle sent le tableau noir et la craie. On la pend au mur pour mieux la voir et on y lit les régions, les massifs, les noms des villes principales et même les frontières. Le tracé a beau s'offrir de temps en temps des escapades belges, allemandes, suisses, italiennes, espagnoles, quelquefois hollandaises, et même anglaises ou irlandaises, on sait bien que le parcours formera toujours un hexagone. On n'en veut même pas aux organisateurs si l'hexagone est octogonal ou carré.

Là-dedans, on traverse des régions de cape et d'épée: la Bretagne et ses vires-vires d'escarmouches et de guet-apens, les Pyrénées pour la chevauchée farouche, les Alpes pour les duels au sommet, les routes du Massif central pour le galop, et les pavés du Nord pour la rapine.

Ce sont des cartes postales. Le Tour nous les adresse gracieusement. Nous les recevons en admirant que de tels horizons puissent aussi bien s'accorder à l'aventure. Pour un peu, nous détournerions parfois les yeux de l'action pour admirer un coin de pays. D'ailleurs, un journaliste de la télévision est commis à cet inventaire, et, de temps en temps, nous offre un petit couplet de patriotisme touristique.

Au vrai, ces contrées ne sont pas géographiques. Elles sont romanesques. Tout y sort de l'ordinaire. Le pays se repeint de frais pour le Tour, et le superlatif est de sortie. Les monts sont des cimes, les vallées donnent le vertige, et la plaine elle-même devient un haut lieu. Rien d'anodin ne peut se dérouler dans un pareil décor.

Souvent, même, la logique géographique se renverse : ce n'est plus un site qui accueille la course, c'est la course qui lui donne une identité. L'Izoard, le Ventoux, le Tourmalet ont été portés sur les fonts baptismaux par le Tour, et tout le monde désormais appelle l'Alpe-d'Huez par son simple prénom, l'Alpe, avec cette familiarité qu'autorise une vieille complicité.

Mieux encore, certains endroits accèdent à une seconde existence parce que la course y a connu un drame, et que cela les marque à tout jamais. Menté, c'est Ocaña, le Perjuret c'est Rivière. Ces noms en deviennent littéraires : quand on y passe, à un autre moment de l'année, on se rappelle un épisode tragique du Tour et on éprouve le même trouble qu'en visitant la cellule du château d'If d'où s'évada Edmond Dantès.

Comme si cela ne suffisait pas, les éléments se mettent de la partie. La pluie, le vent, le déluge, la neige quelquefois, le froid, la canicule. Le climat obtient voix au chapitre, le temps lui-même accède au romanesque et la météorologie devient une actrice à part entière quand la tragédie se noue.

Cependant, dans ces lieux grandioses tout est humain. Parce que tout se mesure en muscles, en souffle et en peine. Les architectes, qui aiment tant parler d'échelle humaine, devraient suivre le Tour

de France : ils y apprendraient que la mesure exacte d'une montagne est donnée par le jarret.

C'est dans ces immensités et ces tourments que des champions écrivent le récit qui nous tient en haleine. Ils l'écrivent seuls. Même au milieu de cette grande presse d'hommes qu'est un peloton, un champion est toujours seul. Seul avec ses forces et ses doutes, ses espoirs et ses déceptions, sa vaillance, sa volonté, ses songes. Se demandant sans cesse s'il va tenir, et comment il atteindra la gloire à laquelle il aspire. Se demandant même s'il se montrera capable d'atteindre le point où il commencera de ressembler à ses rêves.

Des questions pareilles sont celles qui tarabustent et animent tout personnage de roman.

Souvent les champions se posent ces questions considérables à la troisième personne du singulier, en utilisant un «on» impersonnel : «on verra demain si ça se passe bien», «on avait les jambes aujourd'hui». Comme s'ils ne pouvaient endosser qu'avec retenue le rôle qu'on leur impose. Le «je» paraît-il trop orgueilleux à ces êtres d'orgueil? Non, il s'agit d'une pudeur : le costume romanesque est si lourd à porter que les champions ne l'enfilent qu'avec circonspection.

Un élément capital les aide toutefois à composer les beaux personnages du répertoire : ils chevauchent un miracle. Car le vélo, qui est de la mathématique ailée, est aussi un destrier. Par la grâce de cette monture, les coureurs atteignent cette élégance qui les fait parents du chevalier. Ou du mousquetaire.

On dira : et ceux qui se démantibulent sur leur machine dans les cols? Qui piochent comme des malheureux? Que l'épuisement pousse à pédaler avec les oreilles? Qu'on croit voir agoniser sur les pentes

surchauffées du Galibier ou du Puy-de-Dôme? Je réponds : même ceux-là. Même vidés, même éructant, même lessivés, ils ne sont jamais des piétons. Tant qu'ils refusent l'ultime humiliation de poser pied à terre, nul ne peut les confondre avec la piétaille. Ils appartiennent à la noblesse.

Ces aristocrates de l'effort cèdent parfois à la peine ou à l'exultation. Leur visage les trahit. On y lit des émotions changeantes, de la détermination, de la rage, rarement du renoncement. On scrute ces traits, on guette le moindre signe, on interprète, on lit à livre ouvert dans un regard de détresse, et on prend parti, on s'emporte, on s'exalte, on tempête, on pleure.

Ils nous sont aussi proches que les héros de roman que nous emportons avec nous dans notre lit et dans nos rêves. Mieux encore, on les voit en gros plan, ils sont là, dans notre salon, à portée de main, ils nous sont familiers, on voudrait les aider, on leur parle, on les encourage, on les tutoie, on prend fait et cause pour tel ou tel, on s'indigne, on s'enthousiasme, pour un peu on irait les pousser pour modifier le cours du récit qui s'écrit sous nos yeux, et on aimerait parfois interpeller l'auteur pour lui exprimer notre enthousiasme ou notre désapprobation.

Mais déjà c'est la fin du chapitre. La fin de l'étape. Il faut attendre demain pour connaître la suite de l'histoire. On a hâte d'y être, comme un enfant la veille de Noël. On espère des miracles et des cadeaux. Le feuilleton nous tient en haleine, on compte sur des surprises formidables, des retournements de situation. On se raconte l'histoire par avance.

On cède à ce jeu avec d'autant plus de volupté qu'on soupçonne des secrets, des cachotteries, des magouilles peut-être. Des ententes entre équipes. Des

tripatouillages. Peut-être pire encore. On suspecte des choses innommables. Des potions, des filtres, des décoctions. Des breuvages de sorcière. Des obscurités. Il y a des nuits dans le Tour.

Car les coureurs ne luttent pas seulement contre des adversaires. Ils se battent contre des pénombres, contre le sort, contre eux-mêmes, contre l'âge qui vient, contre la forme qui s'en va. Rien n'est écrit d'avance. Cette indécision nous tenaille et nous ravit.

Voilà pourquoi tout se gâte lorsqu'un homme dépasse de si loin ses concurrents que tout paraît joué trop tôt. Un champion qui écrase le Tour exténue le romanesque. Il n'y a plus d'histoire possible. La course ressemble à un constat. Tout est prévisible. Donc ennuyeux. Les spectateurs s'éloignent, l'audience chute.

Pour que le Tour soit le Tour, il faut qu'il soit un roman.

Alors pourquoi ne pas le raconter, justement, comme un roman? Ou alors comme une suite de nouvelles choisies?

Il suffit de retenir certains épisodes marquants, et de les écrire comme ils méritent de l'être: en ne changeant ni les protagonistes ni les faits, mais en les rédigeant comme des fictions. Pour le plaisir du récit. Sans inventer, ou à peine. En s'attachant en revanche à certains détails que la seule logique de la compétition peut omettre alors qu'ils sont essentiels pour une belle histoire d'hommes.

L'entreprise est d'autant plus tentante que le vélo est un univers déjà littéraire: il possède sa langue à lui, comme toute grande œuvre romanesque. Un monde où l'on tombe en panne de cuisses, où l'on se retrouve à la fin du sprint avec de la laine sous

les ongles, où les équipiers visent au pied du col et où la loi est dictée par des moelleux, est un monde qui produit un beau bruit de mots.

Je n'ai pas résisté à la tentation. J'ai choisi quelques chapitres particuliers de ce grand roman que nous offre le Tour depuis cent ans. Pour des raisons qui tiennent à mon âge, je me suis borné à des aventures survenues après-guerre, et pour des motifs qui tiennent à mon caractère j'ai privilégié certains récits aux dépens d'autres.

On trouvera donc ici un florilège plutôt qu'une chronique exhaustive. Des histoires plutôt que l'histoire officielle. Mais j'espère qu'on y verra moins de calembredaines que de vérité humaine, et que, grâce à l'accompagnement fourni par la belle musique des mots du vélo, le bonheur de ces récits sera contagieux.